reste à déterminer, en étudiant l'état des lettres, de la société et de la langue française pendant la première moitié du XVIIe siècle, les éléments favorables ou nuisibles que le poète rencontra et sut fortifier ou détruire pour dégager notre personnalité littéraire et donner leur expression idéale à la foi religieuse et politique et à l'âme du grand siècle.

Le XVIe siècle, résultante d'œuvres disparates, d'efforts individuels et sans cohésion, destinés à faire de l'antiquité une machine de guerre contre l'autorité religieuse et civile, à ressusciter un néo-paganisme sensuel, ne peut pas être mis au rang des siècles mûrs et créateurs. Sachons toutefois lui rendre justice. C'est lui qui a le premier tracé la physionomie propre du génie français et coulé les premiers caractères de notre langue. Par une étude plus large des monuments gréco-latins, par son commerce avec l'Italie, à la suite des guerres de Charles VIII et de François I, il a fait poindre l'aube du XVIIe siècle, il a donné à notre littérature la variété, l'éclat, la finesse et fait sortir notre idiome des langes du latin où nous le voyons encore se débattre dans le Discours de la Méthode. Mais surtout il a donné naissance au plus beau mouvement artistique que le siècle de Léon X et des Médicis a seul dépassé.

L'aurore immédiate du grand siècle date du jour où Ronsard leva le drapeau de la réaction contre la langue et les œuvres fraiches et gracieuses, mais frivoles d'une époque dont il reflète lui-même les défauts, où il tenta de les asseoir sur un fonds d'idées et de sentiments plus solides. Malherbe vint ensuite clore cette ère de préparation en fixant les lois de notre poésie, en y ramenant la grandeur et la gravité que l'idée communique au sentiment sans le détruire. Mais il faut reconnaître que, malgré les efforts de ces deux hommes, la langue et le genre tragiques étaient encore presque entièrement à créer.

Bienfaisante à certains égards, surtout pour le développement des arts plastiques et de la littérature légère, l'influence italienne allait faisant peu à peu de notre esprit français un corps sans âme où des assemblages de mots brillants, mais vides, et de pensées raffinées voilaient mal l'absence d'inspiration véritable et profonde. Faire de jolis vers galants, raconter avec grâce des contes licencieux ou frivoles en prose, voilà ce que, depuis Dante, la patrie de Pétrarque, de Boccace et de Machiavel nous avait légué, sans oublier la cour voluptueuse et la tortueuse politique des Valois.

Où donc la France, encore impuissante à vivre de son propre fonds, pouvait-elle aller se retremper et se fortifier, faire de sa littérature le foyer des grandes pensées, des sentiments généreux et des nobles actions ! Son élévation native l'éloignait de l'esprit froid et utilitaire de l'Angleterre et son lumineux bon sens la préservait de l'idéalisme transcendant de l'Allemagne sur lequel les instincts sensuels ne prennent que trop souvent la revanche. Il faudra deux siècles pour acclimater le génie de ces deux peuples sur notre sol.

L'Espagne, telle était, à cette époque, la seule nation capable d'exercer